

Littérature et avenir de la culture

Joseph Mélançon, Clément Moisan, Max Roy, Robert Dion, Frances Fortier, Linda Fortin, Nicole Fortin et François Dumont, *La littérature au cégep (1968-1978). Le statut de la littérature dans l'enseignement collégial*, Québec, Nuit Blanche (série « Recherche » des « Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise »), 1993, 420 p.

René Dionne, *La littérature régionale aux confins de l'histoire et de la géographie*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Ancrages », 1993, 90 p.

Maurice Lebel, *D'un livre à l'autre. L'esprit des livres*, Montréal, Éditions du Méridien, 1993, 380 p.

Michel Gaulin

Number 72, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38279ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (1993). Review of [Littérature et avenir de la culture / Joseph Mélançon, Clément Moisan, Max Roy, Robert Dion, Frances Fortier, Linda Fortin, Nicole Fortin et François Dumont, *La littérature au cégep (1968-1978). Le statut de la littérature dans l'enseignement collégial*, Québec, Nuit Blanche (série « Recherche » des « Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise »), 1993, 420 p. / René Dionne, *La littérature régionale aux confins de l'histoire et de la géographie*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Ancrages », 1993, 90 p. / Maurice Lebel, *D'un livre à l'autre. L'esprit des livres*, Montréal, Éditions du Méridien, 1993, 380 p.] *Lettres québécoises*, (72), 43–45.

Joseph Melançon, Clément Moisan, Max Roy, Robert Dion, Frances Fortier, Linda Fortin, Nicole Fortin et François Dumont, *La littérature au cégep (1968-1978). Le statut de la littérature dans l'enseignement collégial*, Québec, Nuit Blanche (série «Recherche» des «Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise»), 1993, 420 p., 29,95 \$.

René Dionne, *La littérature régionale aux confins de l'histoire et de la géographie*, Sudbury, Prise de parole, coll. «Ancrages», 1993, 90 p., 12 \$.

Maurice Lebel, *D'un livre à l'autre. L'esprit des livres*, Montréal, Éditions du Méridien, 1993, 380 p., 24,95 \$.

Littérature et avenir de la culture

À l'heure de la mondialisation des échanges commerciaux et de l'éclatement des communications, la littérature a-t-elle encore un rôle à jouer dans l'avenir de la culture ?

ESSAI
Michel Gaulin

«**Q**UI NE LIT PAS DE LIVRES est sans mémoire et sans avenir», rappelle fort à propos M. Maurice Lebel dans l'«Introduction» à son ouvrage, *D'un livre à l'autre* (p. xiii). Mais lit-on de la même façon à toutes les époques, et le canon des œuvres de même que le profit qu'on peut espérer en tirer sont-ils immuables ? Telles sont les questions auxquelles nous invitent à réfléchir les ouvrages qui font l'objet de la présente chronique et qui ont pour trame commune l'enseignement. René Dionne et Maurice Lebel nous livrent le fruit de réflexions inspirées par une longue fréquentation de la littérature et des livres dans le cadre d'une carrière universitaire, tandis qu'un groupe de chercheurs attachés au Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval présente les résultats d'une enquête à caractère scientifique sur la place de la littérature dans l'enseignement du français au cégep dans sa première décennie d'existence. De part et d'autre, c'est une façon de nous rappeler l'actualité du mot de Sainte-Beuve, repris depuis par de nombreux professeurs et placé par Maurice Lebel en épigraphe à son livre, définissant l'intellectuel comme «un homme qui sait lire et apprend à lire aux autres».

La littérature au cégep

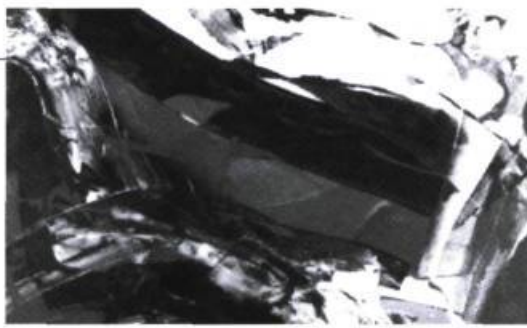
Le cégep occupe à coup sûr une place de premier plan dans la profonde mutation vécue par la société québécoise à partir des années 60. À tort ou à raison, la commission Parent avait conclu à la nécessité de briser l'emprise quasi exclusive des collèges classiques sur l'enseignement pré-universitaire et de remplacer ceux-ci par un nouveau type d'établissement dont l'objectif, au dire des auteurs de *La littérature au cégep*, était de «créer un nouveau milieu d'enseignement homogène, de nature à permettre une identité culturelle commune, socialement repérable» (p. 21). La philosophie et le français, enseignés dorénavant sous forme de cours dits «communs», se virent confier le

rôle de piliers dans cette entreprise de démocratisation et de décloisonnement de la formation postsecondaire.

C'est donc au cours commun de français langue maternelle, plutôt qu'aux cours spécialisés proposés aux élèves de l'option lettres, que Joseph Melançon, Clément Moisan et leurs coauteurs s'intéressent, dans cet ouvrage, pour tenter de cerner le statut didactique et disciplinaire de la littérature dans ce nouvel enseignement aux objectifs ambigus au départ et qui entretenait à dessein la langue et la littérature dans un rapport de subordination mutuelle. Ils ont procédé, pour ce faire, à une analyse rigoureuse, d'une part, des plans de cours recueillis dans 16 cégeps répartis dans 4 régions soigneusement choisies en fonction de leurs caractéristiques sociodémographiques (Bas-Saint-Laurent, Québec, Île-de-Montréal et Outaouais) et, de l'autre, du discours institutionnel qui se dégage des bulletins, directives, rapports, cahiers et articles émanant des instances de coordination ou de surveillance, telles que le regroupement des directeurs de départements ou la Direction générale de l'enseignement collégial (DGEC).

Ce que révèle cette intéressante étude, par delà ses aspects parfois un peu rébarbatifs qui tiennent des tics propres aux sciences humaines (jargon, interminables énumérations de statistiques, tableaux multiples — au lecteur, après coup, de constituer lui-même le «livre»), c'est qu'en définitive, si la disparition du cours classique traditionnel a indéniablement changé la donne, elle n'a pas pour autant radicalement transformé l'enseignement de la littérature. Certes, un vent de liberté





souffla sur l'enseignement, entraînant une diversification aussi bien sur le plan du choix des œuvres que sur celui des démarches, méthodes et objectifs spécifiques. Mais le statut esthétique du texte littéraire ne paraît jamais avoir été mis en péril (p. 106), et la culture que véhicule cet enseignement demeure une culture savante (p. 226), qui aspire toujours, comme celle du cours classique, quoique sous des formes renouvelées, à «former des êtres intellectuellement aptes à décoder le monde et à agir sur lui» (p. 303). De même, si cet enseignement s'ouvre plus largement que son prédécesseur à la littérature du cru, il ne s'agit pas pour autant d'une ruée, contrairement à ce que l'on aurait pu être tenté de croire, puisque, sur l'ensemble de la décennie étudiée, tout au moins, le corpus français conserve sa supériorité sur le québécois (47,3 % contre 36 %) (p. 165).

Même le problème apparemment posé par la subordination réciproque de la langue et de la littérature à l'intérieur du «cours commun de français» se révèle être un leurre quand on le replace dans un contexte plus large, puisqu'il s'agit là de deux objets de savoir — différents mais complémentaires — que l'enseignement des «humanités» (autant classiques que «modernes») a toujours eu pour mission d'intégrer.

En somme, l'étude a permis de constater que, tout éclaté qu'il fût devenu, après 1967, par rapport à ce qu'il avait été auparavant, l'enseignement littéraire est resté «sensible aux contingences des jeunes tout en maintenant des objectifs exigeants et de longue portée» (p. 18). À quoi tient cet état de fait ? Indéniablement à l'autonomie qu'à travers le changement les professeurs ont pu conserver sur le contenu de leurs cours. On voit ici, une fois de plus, un exemple parfait de la façon qu'ont la réalité de la salle de classe et le contact direct avec l'élève de rendre vaines les tentatives de transformer la pédagogie en science. Ce n'est pas le moindre intérêt de l'étude de Melançon, de Moisan et de leurs collègues que de montrer comment l'enseignement de la littérature au cégep a résisté, dans les faits, aux tentatives des instances institutionnelles, inspirées par les ukases mal digérés de la docimologie américaine, de le faire dévier vers «des préoccupations nettement plus sociales» qui visaient à inscrire le cours de français «à l'intérieur d'un projet de société québécoise» et à lui faire «donner à la littérature une fonction de formation d'une langue nationale qui portera parfois dans les textes le nom de «langue québécoise»» (p. 276-277).

Interrogés, plus de 20 ans plus tard, dans le cadre de l'enquête menée par les chercheurs du CRELIQ, plusieurs des professeurs dont le plan de cours avait été retenu ont d'ailleurs été incapables de dire s'ils s'étaient ou non conformés, dans son élaboration, aux directives de la DGE (p. 377). *Sic transit* la gloire des fonctionnaires, et vive Socrate et sa bonne vieille méthode !

La littérature régionale

«La nationalité des œuvres littéraires est un concept classificatoire commode qui répond parfois davantage à un enjeu politique», observent fort justement les auteurs de *La littérature au cégep*

(p. 164), observation qui tombe à point pour faire le lien avec le propos de René Dionne.

La lente constitution d'une littérature «québécoise», depuis les années soixante, et, par voie de conséquence, la connotation péjorative qui s'est attachée à l'expression «littérature canadienne-française» dans le sillage d'un nationalisme québécois désormais plus exclusif ont forcé les autres littératures françaises du Canada — acadienne, franco-ontarienne, francophone de l'Ouest — à se chercher de nouveaux ancrages. Ces nouvelles assises, Dionne croit les trouver dans la littérature régionale, qu'il tente de définir en s'inspirant du modèle déjà fourni par la France, avant de s'interroger sur les conditions de son émergence et de son développement et de dresser, dans un dernier chapitre, un bilan des études littéraires régionales au Canada français (Québec compris).

Dionne se livre donc à un exercice de hiérarchisation entre des notions telles que littérature régionaliste et régionale, et littérature nationaliste et nationale, observant que la littérature régionale précède la littérature régionaliste, comme la littérature nationale précède chronologiquement la littérature régionale (p. 30). Littérature nationale des Québécois, la littérature québécoise acquiert elle-même une personnalité régionale dès qu'on la replace dans le contexte plus vaste de la francophonie internationale.

Dionne insiste également sur l'importance des littératures régionales dans le développement culturel des régions elles-mêmes, qu'elles aident «à prendre conscience de leur identité et de leurs réalisations» (p. 34). Mais il croit qu'elles ont aussi un rôle à jouer vis-à-vis de la littérature nationale dont elles «contribuent à présenter une image plus complète, plus complexe et plus riche de l'ensemble du corpus et de la collectivité qui la crée» (*idem*). Il les met toutefois en garde contre la tentative de vouloir aller trop vite et d'aspirer à vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué (p. 8). Et s'il croit depuis plus de 20 ans qu'il faut faire place aux auteurs régionaux dans l'enseignement, il n'en appelle pas moins à l'exercice d'un discernement avisé en la matière.

De facture quelque peu scolaire, son livre rendra néanmoins des services à ceux qui cherchent à faire le point sur la place des littératures régionales dans le grand tout de la littérature universelle. Mais il agacera sans doute bon nombre de lecteurs québécois qui ne le verront pas sans sourciller annexer au domaine franco-ontarien des auteurs comme Gérard Bessette ou Claire Martin sous le simple prétexte qu'ils ont vécu en Ontario, ou *L'appel de la race* du simple fait que l'action en est située à Ottawa. Grand-mère a décidément les dents bien longues...



La recension à formule

L'avenir des littératures régionales n'est guère la préoccupation première d'un homme comme M. Maurice Lebel qui, au fil d'une longue carrière universitaire consacrée aux humanités classiques, grecques en particulier, n'a cessé de lire, par obligation professionnelle, assurément, mais surtout par simple plaisir, parce qu'il «adore les livres et communiquer [sa] joie aux lecteurs sous forme d'articles critiques» (p. xiii).

Au soir de sa vie, il regroupe donc en volume — «à la demande expresse de plusieurs fidèles lecteurs», ne manque-t-il pas de préciser (p. xii) — près de 150 recensions, parues entre 1960 et 1990 dans des journaux à vocation principalement régionale et une revue, *Les Enseignants*. Il a, au cours de ces années, tendu de tout côté son filet puisqu'il ne dénombre lui-même pas moins de 30 auteurs français auxquels il s'intéresse, de Guillaume Budé (1467-1540) à Michel Poniatowski, et 70 «canadiens», de Victor Barbeau à Jean Marcel.

Las, force est bien de constater que ces textes, fort courts pour la plupart, relèvent d'une conception tout à fait dépassée de la recension critique. M. Lebel dévide le fil de ses comptes rendus selon une formule à peu près immuable : évocation des titres et qualités de l'auteur (ce qui lui permet, à l'occasion, d'évoquer les siens propres), énumération des chapitres, puis quelques considérations d'ordre stylistique ou formel. On est ici dans un monde où presque tous les auteurs de prédilection de M. Lebel écrivent d'une plume «alerte», où les introductions sont «limpides» et les bibliographies «éclairantes». Les coquilles et les incorrections sont consciencieusement relevées (dommage que M. Lebel n'ait pas eu le même soin pour ses propres épreuves), et malheur à l'auteur qui n'aura pas fourni un index ou qui, passant outre à ce principe fondamental des cours de méthodologie de la recherche qu'on nous faisait suivre autrefois, n'aura pas eu l'adresse de présenter ses citations en retrait de la marge !

On voit mal le service que rendent les éditeurs à la littérature — et *a fortiori* à l'auteur lui-même — en acceptant de lancer sur un marché déjà saturé des recueils comme celui-ci, constitués de fonds de tiroir qui n'auraient jamais dû reparaître à la lumière du jour.

Il est dommage, par ailleurs, que nous n'ayons pas ici, comme en France, une petite collection «Ce que je crois», car on aurait pu y publier, en nous faisant grâce du reste, l'«Introduction» de M. Lebel, la seule partie de ce livre, à mon avis, qui échappe au naufrage. On y voit le témoignage touchant d'un homme qui a cru à la vie de l'esprit et qui, au terme de son parcours, au milieu de tant d'innovations qui le désorientent, croit encore au pouvoir transformateur des mots tels qu'on les trouve sur la page imprimée.



Éphémères

Monique Bosco



Voix de filles, de femmes et de mères, s'entrecroisent dans ces neufs nouvelles, voix fragiles et tendues qui racontent la vie, la leur, qui borde de si près la mort.

Un livre dont la note unique, aux accents modulés, s'entend longtemps encore après la dernière page tournée.



Collection
L'Arbre
126 pages
15,95 \$



En vente chez votre libraire

LIAISON

La revue des arts en Ontario français

Des comptes rendus de livres,
des portraits d'écrivains franco-ontariens,
des créations ou dossiers littéraires,
vous trouvez tout cela et davantage
dans nos cinq livraisons annuelles.

Abonnement individuel :
18 \$ (1 an) ou 32 \$ (2 ans).

Abonnement institutionnel :
22 \$ (1 an) ou 40 \$ (2 ans).

LIAISON

282, rue Dupuis, bureau 202
Vanier (Ontario) K1L 7H9

1-800-268-1753